

Les belles rencontres d'une « Belge méchante »

Jeannine Paque
Université de Liège

Comment se fait-il que je veuille, que j'ose, évoquer « une Belge méchante », s'agissant d'une écrivaine importante du moment? Cette dénomination je la dois en premier lieu à Françoise Lalande elle-même qui se qualifie ainsi dans un essai très personnel, dès le titre. C'est évidemment parce que je trouve l'expression drôle que je la reprends pour mon propos. C'est aussi parce que Lalande elle-même s'en revendique, à plusieurs reprises, dans son opus *Une Belge méchante* (2007), tantôt avec le sourire, tantôt un peu plus sérieusement, en nuancant : il s'agit d'une méchanceté douce, teintée d'humour. En plusieurs endroits et pas seulement ici, elle avoue volontiers que, sans être vraiment méchante, entendez, mauvaise, elle est féroce et aime mordre. C'est ainsi que l'on peut évoquer son esprit critique qui ne s'embarrasse pas de façons.

Dans ses écrits, notamment dans ses œuvres de critique ou essais, mais aussi dans ses romans où les personnes réelles se muent en personnages, Lalande fait part de ses rencontres imprromptues ou prolongées avec Jean-Jacques Rousseau, Arthur Rimbaud, Vincent Van Gogh, Germain Nouveau, Alma Mahler, Christian Dotremont et d'autres.

On en revient en quelque sorte à ladite méchanceté : « Je suis une Belge méchante; je veux que chacun de mes livres soit une bombe pour mon lecteur » (2007, 5). Entendons-la bien : non pas pour le blesser, lui faire du mal, mais pour le troubler et lui inspirer *émotions, lucidité, stimulations*, en un mot pour lui transmettre l'énergie qui l'anime quand elle écrit.

Elle va droit au but et franchement. C'est tout un art qu'elle pratique ainsi, en cela compris à l'égard de sa propre personne. En revanche, elle est tendre avec ses personnages de fiction. À observer tout particulièrement dans un ouvrage récent, *Nous veillerons ensemble sur le sommeil des hommes* (2012), un roman qui représente une somme puisqu'il reprend l'essentiel de ses thématiques et expose au plus haut point ses convictions fondamentales. C'est qu'elle se range plutôt du côté des écrivains qui se préoccupent des « malmenés de l'histoire », des maltraités sinon victimes. Selon elle, le seul sujet qui vaille aujourd'hui est d'aller voir comment se passent les « affrontements forcenés » des personnages avec l'histoire (2007, 68).

Mais quittons le champ exclusif du roman, où Lalande propose certes de belles rencontres, soit qu'elles lui inspirent des fictions, soit que celles-ci s'inspirent de la réalité, de près ou de loin, pour aborder ses œuvres critiques, c'est-à-dire l'accompagner dans ses propres rencontres,



personnelles, parfois très intimes, avec des personnes réelles. Ces personnes dont les écrivains, dont Lalande, s'emparent et qu'ils transforment à leur gré parfois, selon sa propre mise en garde sur la recherche de clés.

Ces personnes, fameuses à des degrés divers, auxquelles Françoise Lalande s'est intéressée de très près et sur lesquelles elle a écrit d'abondance sont, dans l'ordre suivant – qui respecte moins la chronologie que le niveau d'importance de l'œuvre qui leur est consacrée : Jean-Jacques Rousseau, Arthur Rimbaud, Christian Dotremont, Germain Nouveau, Alma Mahler... Peut-on parler de biographie en l'occurrence? Certainement pas. Dans l'un de ses écrits, Lalande tente elle-même une définition du genre : « Je prends Rousseau en otage dans mon roman », dit-elle dans *Noir* (2000). Et d'ajouter : « Quand un écrivain, comme beaucoup le font aujourd'hui, s'empare d'un homme célèbre pour le glisser dans une fiction, il prend cet homme célèbre en otage, il le dévore, le digère, le pervertit » (2000, 68). C'est dégoûtant!, affirme-t-elle ensuite. Est-ce là être méchante? Non sans doute, et de toute façon, même si c'est *un crime*, elle l'assume totalement.

Jean-Jacques Rousseau

C'est ainsi qu'elle avoue fantasmer à propos de Jean-Jacques, elle-même sur les pas de Rousseau enfant, en pleine nature, ou sur ceux de la mère du Genevois, la belle Suzanne, joyeuse et insolente en dépit d'un mari grincheux et d'un entourage plus sérieux que Calvin en personne. C'est du moins ce qu'elle imagine de cette mère que Jean-Jacques n'a pas connue et sur laquelle on ne dispose d'aucun témoignage. Voilà aussi justifiés les traits plaisants du caractère de Jean-Jacques, comme s'ils lui étaient venus de sa mère. Elle ira même jusqu'à imaginer que Jean-Jacques en personne a rencontré cette jeune femme qu'elle-même, Françoise Lalande, a croisée sur un chemin de Bossey, dans la campagne proche de Genève.

Ce livre sur Rousseau, Lalande l'intitule *Jean-Jacques et le plaisir* (1993), ce qui constitue déjà une orientation, et elle le sous-titre « roman ». Le parti-pris est clair; ce qui ne signifie pas que l'ouvrage est totalement distinct d'une véritable recherche que représentent une documentation réelle, la lecture des œuvres de l'auteur et notamment une bonne connaissance de la première partie des *Confessions*, consacrée à l'enfance, et de l'œuvre en général. Il est évident aussi que Lalande s'inspire au moins de considérations de l'*Emile* sur l'éducation, des *Rêveries* sur la poésie et du *Contrat social* pour les ébauches de visions utopiques. En outre, la romancière est allée « sur le terrain », pas seulement pour y consulter des archives, mais surtout pour y retrouver une atmosphère, ce qu'elle met à profit en y projetant ses sentiments personnels, fortement stimulés par cette enquête. Une telle démarche l'autorise à donner en premier lieu le pas au plaisir, notamment lorsque Jean-Jacques vit à la campagne chez le pasteur Lambercier et sa sœur, plutôt qu'au destin de ce personnage écorché par nombre de ses exégètes. C'est sans doute cette



connaissance intime du jeune Genevois qui lui permet de conclure sa biofiction en le comparant à un Docteur Jekyll et Mr Hyde des lettres françaises, soit « le plus sincère des menteurs et le plus menteur des sincères : un écrivain » (1993, 189).

Lalande reviendra d'ailleurs, plus tard, sur ce même écrivain dans une brève nouvelle, « Quelque chose de bleu », reprise *Dans les replis nocturnes de mon cœur* (2005), pour y évoquer Rousseau en train de mourir, tout dévoué à son attendrissement face à la nature, la lumière, le souvenir et l'amour juvénile, un Rousseau qui se souvient de Jean-Jacques, enfant meurtri ou adulte honni.

Arthur Rimbaud

Sa passion pour le poète Rimbaud, Lalande l'évoque dans plusieurs textes, mais essentiellement dans cette biographie seconde qu'est *Madame Rimbaud* (1987), un texte réédité à maintes reprises, notamment chez Labor. En voici le préambule de 1987 : « Il y a plus de dix ans, j'ai décidé de parler un jour de Vitalie Cuif. C'est que l'écriture, la destinée de son fils me bouleversent. Rimbaud est le plus grand des poètes. Sa vie fut atroce. De même les larmes amères de Vitalie ne me laissent pas indemne. »

Au poète donc le verbe; à sa mère le silence, ou plutôt l'absence de parole. Lalande écrira une biographie de Rimbaud « en creux ». C'est dire qu'elle va redresser la figure de Vitalie Cuif, Madame Rimbaud! Une femme diffamée par la plupart des commentateurs de l'œuvre de son fils : « une horrible mégère doublée d'une mère castratrice », reprend la 4^e de couverture de l'édition de 2000 (Espace Nord), faisant référence à celle qui fut considérée comme une cible idéale, elle dont le fils génial mourut le 10 novembre 1891 à l'âge de 37 ans et 20 jours, abandonné par sa génitrice, dans un hôpital à Marseille. C'est du moins la version qui prévalut pendant longtemps, mais que Lalande s'applique à corriger. L'origine précise, ou plutôt l'occasion de cette interprétation de l'attitude de Vitalie à l'égard de son fils, plus que la lecture attentive de ses lettres, c'est l'examen de son comportement à la fin de septembre et en octobre 1891. Il est mourant, et elle le sait par les courriers d'Isabelle, la sœur, qui est au chevet d'Arthur à l'hôpital de la Conception. Non seulement ne vient-elle pas, mais elle ne se manifeste pas. Des lettres se croisent. Elle y évoque, depuis la ferme de Roche, des problèmes avec les domestiques et avec les animaux. Même après la nouvelle selon laquelle Arthur aurait renoué avec la religion de son enfance, à la fin du mois d'octobre, elle ne réagit pas davantage. Selon Lalande, c'est la gravité même de la situation qui la pétrifie, obnubilant son habituel dévouement, son esprit de sacrifice et peut-être même son amour. Par contre, elle lui organisera des funérailles d'honneur, auxquelles elle assistera seule avec Isabelle.



Dans cette biographie qui, selon le commentaire de Christophe Van Rossom, a « la grâce d'un roman », Françoise Lalande se montre « une Ardennaise au sang chaud et à la tête froide » (Van Rossom, 326). Non seulement va-t-elle au plus près d'Arthur Rimbaud dans ses origines, père en défaut, mère paysanne, éduquée certes, mais qui a connu la dure vie, d'abord d'orpheline, ensuite de mère, enfin de responsable familiale et professionnelle : une vie de femme dans les Ardennes françaises du XIX^e siècle. Le titre est révélateur : il s'agit bien d'une femme, d'une épouse (d'ailleurs abandonnée par son mari), d'une mère soumise par-dessus tout à la foi et à la religion qui fait loi sur le reste, surtout à cette époque. Lalande se livre à une lecture très attentive des lettres de cette mère à son fils, étonnantes de modernité et de tolérance dans cet univers pudibond du catholicisme provincial.

Peut-être cette connaissance romanesque de l'objet biographique est-elle plus profonde que tout savoir historique. Il s'agit bien dans le cas de Lalande d'une compréhension intime de Rimbaud, de son environnement, de sa mère surtout. Une fiction, sans doute, mais soigneusement documentée et révélatrice de tout un univers.

Vincent Van Gogh

Françoise Lalande est revenue à deux reprises sur ce cher Rimbaud, en l'associant à Vincent Van Gogh.

Dans une brève nouvelle d'abord : « Au Cabaret vert, Charleroi » (*L'homme qui aimait*, 2002), où elle imagine que les deux hommes se croisent sans se regarder ni même s'apercevoir, en face de la gare de Charleroi par laquelle ils passèrent, sans doute. L'un que la fureur animait ne put deviner que l'autre jeune « brûlait lui aussi d'un mal ancestral (la famille vous lègue toujours ce qu'il y a de pire) » (2002, 22).

Ensuite, dans une nouvelle plus longue : « Ils venaient du nord et ils étaient beaux » (2004, reprise plus tard *Dans les replis nocturnes de mon cœur* [2005]), un récit qui rassemble et fait se ressembler « l'Immense Hollandais » et « l'Ardennais soupçonneux ». Non qu'ils se rencontrent dans la réalité, mais très intimement dans l'écriture de Lalande, dans ce long texte poétique sur la folie et la fureur qui leur furent communes, de celles qui brûlent. Ils venaient de la même famille, leurs destins sont frères; ils mourraient d'ailleurs au même âge. Leur vie à tous les deux se dessine à l'ombre de la religion; certes, ce n'est pas exactement la même version de la bible qu'ils ont connue, l'une était protestante, l'autre catholique, mais l'ombre de l'autorité y est similaire. Selon Lalande, chez chacun d'eux, il y a une force au cœur des œuvres qui nous dépasse. L'écrivaine évoque d'ailleurs avec finesse et lyrisme la beauté des paysages, leur poésie, elle-même totalement imprégnée des lieux qu'elle visite à travers eux. Si l'un comme l'autre restent



malgré tout attachés à leur famille, Lalande ne manque pas de pointer cette autre coïncidence entre « Je est un autre » de Rimbaud et « Je m'efforce de considérer moi-même comme un autre » de Van Gogh (2004, 28)!

Comme conclusion à ce texte à dominante poétique, une affirmation typiquement lalandienne : « Je veux que dans un café en face de la gare de Charleroi ils se rencontrèrent et ne se dirent rien » (2004, 59).

Divertissement ou rôle justifié sur les héritiers? C'est une réflexion de ce genre qui sous-tend toute espèce de tentative biographique, romanesque ou non. C'est déjà sur de telles considérations éthiques que s'achevait *Madame Rimbaud*, mais la justicière, qui prend toutes les précautions possibles pour indiquer l'ambition, mais aussi les bornes de son travail, y reviendra maintes fois : comment oser s'approprier l'héritage réel ou symbolique des artistes, écrivains, poètes, peintres et autres? Pourquoi, s'interroge-t-elle, certaines villes éprouvent le besoin d'avaler leurs artistes, à propos de Charleville qui offre à la consommation des Rimbaud en chocolat et de Zundert qui propose des Van Gogh sous forme de gâteau?

Quant aux héritiers de sang, que dire d'eux? Lalande ne manque pas d'épingler au passage Isabelle Rimbaud qui ne découvre l'œuvre de son frère qu'après sa mort et ne la comprendra jamais. Mieux que cela, elle la trahira, refusera les éditions qu'elle voudrait censurer ou corriger, comme celle des *Poésies complètes* publiées chez Vanier en 1895 et préfacées par Verlaine, misant tout sur la fin de son frère qu'elle dit édifiante.

Christian Dotremont

En ce qui concerne *Christian Dotremont, l'inventeur de Cobra* (1998; réédité en 2000, avec suppression du *l*)¹, cette fois, Lalande sous-titre son texte : *une biographie*. Celle-ci répond à une demande, celle de Guy Dotremont, le frère de Christian, qui lui accorde toute liberté de plume et lui confie toute une série d'informations. Mais notre biographe ne s'en contente pas : elle recueille aussi d'autres indices, venant de témoins directs qui connurent Dotremont en personne, ou qui furent en rapport avec sa vie et/ou avec son art; elle consulte de nombreuses correspondances, telles les lettres de Christian Dotremont à Pierre Alechinsky. Elle remercie d'ailleurs tous les contributeurs à ce travail qui lui a pris au moins six ans. Nous retrouvons les mêmes convictions que celles qui ont présidé à ses travaux précédents, avec un souci de réalisme et d'historicité plus grand encore : « En écrivant la biographie de Christian Dotremont, j'ai voulu offrir l'histoire d'un homme et l'itinéraire d'un créateur. Sa vie est un roman » (2000, 8). Mais qu'on ne s'y trompe pas, si ce livre passionnant se lit comme un roman, il

¹ Les citations proviennent de l'édition de 2000.



est d'un vrai niveau scientifique, avec appareil critique, notes, bibliographie et index.

Dotremont est un poète de toujours, surréaliste révolutionnaire, né en 1922 à Tervuren (Bruxelles) et mort à Buizingen en 1979. En 1941, il quitte Bruxelles pour Paris. Une année 1941 qui est, selon Lalande,

celle où, plus que jamais, Dotremont marche sur les traces de Rimbaud. Des études pareillement inachevées (Rimbaud ne continue pas au-delà du collège, Dotremont ne recommence même pas sa troisième année de collège), une famille divisée (la vie auprès de la mère pour Rimbaud comme pour Dotremont, avec un frère qu'ils dominent l'un et l'autre, et un père dont l'absence provoque une blessure profonde), la guerre enfin (celle de 1870 pour Rimbaud, de 1940 pour Dotremont). Tout cela pousse un adolescent à prendre des décisions extrêmes (2000, 61).

Il est surtout l'un des fondateurs de *Cobra*, un mouvement européen artistique majeur de la deuxième moitié du XX^e siècle, mais perdurant aujourd'hui encore, dont le manifeste fondateur, intitulé *La cause était entendue*², rédigé à l'instigation du grand rassembleur qu'était Dotremont, est daté de novembre 1948; le groupe comprenait deux poètes, belges (Christian Dotremont et Joseph Noiret), et quatre peintres, hollandais et danois (Asger Jorn, Karel Appel, Constant Nieuwenhuys et Corneille), auxquels se joindra bientôt le plasticien belge Pierre Alechinsky.

C'est Dotremont qui est l'inventeur de l'acronyme *Cobra* : *Co* pour Copenhague, *Br* pour Bruxelles et *A* pour Amsterdam. Il est aussi et surtout, sous le pseudonyme de Logogus, le génial créateur des fameux logogrammes, connus planétairement aujourd'hui, soit des dessins avec mots. Technique ou plutôt méthode qu'il découvre par hasard en retournant un manuscrit et en tentant de le lire à l'envers et verticalement. Voici la définition du logogramme que Dotremont lui-même donne dans son *Logbook*, lorsqu'il va en tracer volontairement : c'est un dessin de mots, ou mots dessinés, à l'encre de chine, au pastel gras ou autre moyen coloré, « tracé avec une extrême spontanéité, sans souci des proportions, de la régularité ordinaires, les lettres s'agglomérant, se distendant, et donc sans souci de lisibilité; mais le texte est, après coup, retracé sous le logogramme, en très petites lettres lisibles, calligraphiques » (Lalande 2000, 467).

Comme l'indique Lalande,

Pour réaliser ses logogrammes, le poète se tient debout devant la feuille blanche, armé d'un pastel ou d'un pinceau. Il jette sur l'espace blanc un mot ou une phrase dans la plus grande liberté du geste, dans la plus libre spontanéité, et cela donne à la fin une œuvre harmonieuse, impertinente, l'image forte d'un poème écrit par un peintre qui a mis au bout de ses doigts toute l'énergie de son corps. Quand on regarde un logogramme de loin, on dirait de la pluie noire sur la neige. Quand on s'approche, on découvre ce que le poète a retranscrit d'une écriture sage au bas de la page, et on peut, alors, mais je ne sais si cela ajoute au bonheur de la

² Par référence ironique au manifeste du Surréalisme révolutionnaire français qui s'intitulait *La cause est entendue* !, rappelle Lalande (2000, 170).



contemplation, partir à la découverte de cette écriture libérée, on peut s'amuser à découvrir ici, la roue d'un vélo (dans *Ça y est, Van Looy a gagné*), là, un autoportrait du poète (dans *Pique-nique à la mort*). Oui, au bout des doigts, tout le corps, désormais l'auteur des logogrammes s'appellera Logogus (2000, 467).

Nouveau mouvement artistique, abandonnant toute expérience ancienne, remarquable par la création spontanée de formes polyvalentes, *Cobra*, à l'origine, entreprend une expérience, les peintures-mots, c'est-à-dire une création qui mêle organiquement mots et images (Dotremont : « images-phrases »). Il s'agit alors d'un travail collectif simultané situé dans un même espace et qui implique une collaboration intense totalement expérimentale. Tous sont jeunes, l'aîné, Jorn, a 34 ans. Leur production comporte trois étapes : la spécialisation, l'interspécialisation et l'antispécialisation.

Si le caractère expérimental de la production est en opposition avec le réalisme, Dotremont, lui, souhaite cependant concilier communisme et art moderne. Il veut surtout exprimer de *Cobra* la plurivocité : un ensemble diversifié sinon composite comprenant des tableaux, des paroles, des voyages, des écritures de poètes, des tracts, des revues, etc. Jusqu'à la fin de sa vie, brève et douloureuse, Dotremont travaillera énormément à son œuvre personnelle, graphique, verbale, mais aussi à la diffusion de l'esprit de *Cobra*.

Cet ouvrage majeur de Lalande recevra une critique internationale très favorable. À une exception près, celle du frère de Christian, Guy Dotremont, que Françoise nommera désormais le « frère-hélas », lequel, deux ans après la publication de la biographie, publie un pamphlet – « aberrant », peut-on dire –, bourré de contre-vérités et surtout de mauvaise foi, sorte de mausolée à rebours qui se voudrait hagiographique et exclusif. Lalande y répondra de manière aussi cinglante que brève dans un opuscule : *Décortiqueur de mouches et vierges violées* (2000)³.

Germain Nouveau

On aura compris que Françoise Lalande entretient un commerce familial avec les artistes, les écrivains, les poètes surtout. Elle les piste sur tous les chemins, dans leurs œuvres, leurs tableaux, leurs poèmes, mais aussi dès qu'elle le peut dans la réalité de ce que fut leur vie. Elle cherche à les rencontrer partout, dans des lieux insolites ou de pure fiction, mais aussi dans les lieux réels où ils ont vraiment vécu. C'est ainsi qu'elle a voyagé sur leurs traces, à Charleville, en Belgique, à Paris, à Genève, en Hollande, au Danemark, en Laponie... C'est dans une petite localité du Var, en France,

³ Dans sa réponse à Guy Dotremont qui ne cessait de lui reprocher d'infirmer erreurs de détails, Lalande, excédée, a inventé l'expression « décortiqueur de mouches », laquelle lui est venue spontanément sous la plume, pour qualifier l'attitude du « frère-hélas ». Quant à l'expression « vierge violée », elle dénonce le côté bien-pensant de celui qui, poussant les hauts cris à tout propos, s'effraie de tout et voit le péché partout.



qu'elle a débusqué le moins connu d'entre eux, le plus étrange sans doute : *Pourquoi cette puissance...* Germain Nouveau, (2015). À Pourrières, où il est né et où il est mort seul et abandonné, elle va retracer son parcours par l'intermédiaire d'un narrateur proche, une sorte de jumeau, instituteur retraité, notable du village, mais « péquenot » sans prétention. Germain Nouveau a fréquenté quelque peu les poètes parisiens, Cros, Verlaine, notamment; il a accompagné Rimbaud à Londres, un séjour dont on ne sait pas grand-chose; il a voyagé en Europe et en Orient, mais finalement n'a été connu que de quelques rares initiés. Même s'il ne fait pas partie du cercle des maudits magnifiques, son œuvre poétique est à prendre en compte, car, selon les mots de Lalande, ses textes sont porteurs d'une réelle énergie et démontrent que la poésie est politique, ce que les surréalistes, qui l'ont reconnu, ont bien compris.

Alma Mahler

Nous ne quitterons pas cette série de rencontres fulgurantes sans évoquer une figure féminine, celle d'Alma Mahler, figure elle aussi seconde puisqu'elle n'est connue et désignée que sous le nom de son mari, le célèbre compositeur Gustav Mahler, alors qu'elle-même était également musicienne. Quand elle sera veuve, les commentateurs et musicologues se plairont à évoquer ses amants, eux-mêmes célèbres. C'est, selon Lalande, une vie de femme commencée dans l'amertume. Certes, Alma a été sensible aux marques d'intérêt des hommes, mais elle avait été littéralement capt (iv) ée par le premier, Gustav Mahler qui lui demanda de renoncer à composer sous le prétexte ridicule que deux compositeurs – comme Clara et Robert Schumann – ne pouvaient vivre ensemble, car l'un deux risquait la mort. Un renoncement qu'elle accepta avec chagrin.

Cette femme enfant dit ne pas connaître la musique de Mahler, ou ne pas l'aimer. Elle rit à la troisième symphonie et à son chant d'amour. Triste à la mort de sa fille Maria, elle ne se laisse jamais totalement dominer alors par ses amants, l'architecte Walter Gropius, le peintre Oskar Kokoschka ou l'écrivain Franz Werfel. Lalande la présente d'une façon quelque peu ambiguë, comme une femme au destin double, habitée par le désir de faire le mal sans le faire vraiment : « Je rêve d'un destin rouge et je ne suis qu'un être insuffisant » (1989, 41).

En guise de conclusion, je reprendrai les propres paroles de Françoise Lalande, cette critique et amie sans-gêne des plus grands : même si certains pensent le contraire, « les poètes n'ont pas d'héritiers »; ils réclament seulement des lecteurs assidus et fidèles. Ainsi en est-il de tous les artistes qui appartiennent à tous. « À présent le soleil se lève toujours pour eux » (2004, 59).



Bibliographie

- Dotremont, Guy. *Aberration d'une biographie : de « Christian Dotremont, l'inventeur de Cobra », par Françoise Lalande (Stock, 1998)*. Bruxelles : Didier Devillez, 2000.
- Lalande, Françoise. *Madame Rimbaud*. Paris : Presses de la Renaissance, 1987.
- . *Alma Mahler*. Paris : Actes Sud -Papiers, 1989.
- . *Jean-Jacques et le plaisir*. Paris : Belfond, 1993.
- . *Christian Dotremont, l'inventeur de Cobra. Une biographie*. Paris : Stock, 1998 (Ancrage, 2000).
- . *Décortiqueur de mouches et vierges violées*. Bruxelles : Ancrage, 2000.
- . *Noir*. Bruxelles : Ancrage, 2000.
- . *L'homme qui aimait*. Bruxelles : Éditions Le Grand Miroir, 2002.
- . *Ils venaient du nord*. Bruxelles : Éditions Le Grand Miroir, 2004.
- . *Dans les replis nocturnes de mon cœur*. Bruxelles : Éditions Le Grand Miroir, 2005.
- . *Une Belge méchante*. Bruxelles : Éditions Le Grand Miroir, 2007.
- . *Nous veillerons ensemble sur le sommeil des hommes*. Avin : Éditions Luce Wilquin, 2012.
- . *Pourquoi cette puissance... Germain Nouveau*. Avin : Éditions Luce Wilquin, 2015.
- Van Rossom, Christophe. « Lecture » de *Madame Rimbaud*. Bruxelles : Éditions Labor, Coll. Espace Nord, 2000, 311-329.

